

Le Liban entre deux langues

Le Monde, 16/11/2007, page 6: entre deux langues

Douze écrivains libanais sont les invités des Belles Etrangères, organisées par le Centre national du livre, du 12 au 24 novembre, dans plusieurs villes de France. Parmi eux, une graphiste, Zeina Abirached, qui a illustré ces pages. Huit auteurs écrivent en arabe, les quatre autres en français : ils témoignent de la diversité de ce pays multilingue. Douze écrivains libanais sont les invités des Belles Etrangères, organisées par le Centre national du livre, du 12 au 24 novembre, dans plusieurs villes de France. Parmi eux, une graphiste, Zeina Abirached, qui a illustré ces pages. Huit auteurs écrivent en arabe, les quatre autres en français : ils témoignent de la diversité de ce pays multilingue.

Etonnant Liban ! Ce pays aurait dû être mort et enterré depuis longtemps. Après une guerre civile de quinze ans, qui a fait plus de 150 000 victimes et mis son économie à genoux, après une occupation syrienne implacable et un conflit destructeur entre le Hezbollah et Israël, qui aurait parié une piastre sur le Liban ? Et, surtout, qui aurait imaginé que ce pays meurtri produirait autant de romans, de films et de pièces de théâtre de qualité ?

A l'heure où l'Unesco proclame Beyrouth " capitale mondiale du livre " pour l'année 2009, douze écrivains invités aux Belles Etrangères - six hommes et six femmes, appartenant à toutes les générations, confessions et sensibilités libanaises -, expriment la rage de vivre d'un peuple qui a eu l'impudence de tenter l'impossible et d'y réussir en grande partie, malgré mille tourments : permettre à des chrétiens et des musulmans de gouverner et de vivre ensemble.

Parmi les écrivains invités, huit écrivent en arabe et les quatre autres en français. Cela correspond assez bien à la production littéraire du Liban, qui est trilingue en réalité - mais les auteurs anglophones se comptent sur les doigts de la main. Le pays du Cèdre, dont la langue officielle est l'arabe, a rendu obligatoire l'enseignement d'une langue étrangère dès la maternelle. Si deux élèves sur trois choisissent le français, l'anglais gagne naturellement du terrain, puisque l'économie nationale est fondée sur les services et les affaires.

Un remarquable réseau d'écoles catholiques d'expression française, auquel s'ajoutent d'excellents établissements laïques, a formé des générations de dirigeants, d'intellectuels, d'artistes et de responsables libanais. Ce phénomène n'est pas le fruit d'une colonisation, comme en Afrique, et n'est même pas dû au mandat politique que la France a exercé sur le Liban de 1920 à 1945. L'affaire remonte au XVI^e siècle, quand la France s'était posée en protectrice des chrétiens d'Orient, et que ceux-ci avaient commencé à voir en elle une référence culturelle. Avec quelle précision et quelle délectation, des maronites, des grecs catholiques ou des grecs orthodoxes ne s'expriment-ils pas dans la langue de Molière !

Aujourd'hui encore, la dimension confessionnelle a des incidences linguistiques. Des chrétiens sont suspects d'être inféodés à l'Occident pour avoir épousé la culture française avec passion, tandis que des musulmans, naturellement attachés à la langue du Coran et tournés vers le monde arabe, voient leur " libanité " suspectée...

Mais il serait absurde de réduire le bilinguisme à la religion. Des chrétiens libanais ont été aux premiers rangs de la renaissance intellectuelle du monde arabe (la Nahda), à la fin du XIX^e siècle. Ces dernières années, la francophonie a reçu un nouvel élan grâce au retour d'émigrés chiites d'Afrique et aux nombreux étudiants libanais de toutes confessions disséminés dans les universités de France, de Belgique et du Canada. Comme le remarque l'anthropologue Sélim Abou (L'Identité culturelle, Hachette, 1995), " chrétiens et musulmans partagent plus qu'ils ne croient des modèles communs de comportement et de pensée ; les premiers sont plus arabisés et les seconds plus occidentalisés qu'ils ne le pensent ".

Les ruraux, qu'ils soient musulmans, chrétiens ou druzes, ne parlent que le dialecte libanais, lequel est prolongé par l'arabe classique pour les plus instruits. Quant aux citadins, ils se partagent entre plusieurs vocables, selon leur appartenance sociale ou leurs traditions familiales, sans craindre le métissage : dans certains quartiers de Beyrouth, on s'exprime spontanément en " franbanais ".

La littérature libanaise comptait quelques grands noms, comme Khalil Gibran, l'auteur du Prophète, ou le poète et dramaturge Georges Schéhadé. Se sont affirmés par la suite des auteurs installés en France et écrivant en français, comme Amin Maalouf, Prix Goncourt 1993, Salah Stétié ou Vénus Khoury-Ghata. Et, à Beyrouth, parmi les arabophones, Elias Khoury ou Hoda Barakat.

La guerre civile a donné un nouvel élan au roman libanais, en bousculant le tissu social, brisant les tabous et rompant avec des stéréotypes politiques ou une vision idyllique du " pays du lait et du miel ". Comment ignorer ces années de folie, marquées par le comble de la violence ? Des écrivains refusent l'occultation de ce passé douloureux, même si, dans leurs oeuvres, la guerre proprement dite n'apparaît qu'en arrière-plan.

Les thématiques de la violence et de l'exil se retrouvent aussi bien dans les romans de langue arabe que dans ceux écrits en français. Mais la façon de les exprimer est différente. Les francophones ont plus de recul et le souci du lectorat occidental, alors que les arabophones, sensibles aux pesanteurs et aux interdits d'une société conservatrice, sont paradoxalement plus hardis pour parler de sexualité. Le Liban compte d'ailleurs deux lectorats différents, malgré des traductions dans un sens et dans l'autre, qui atténuent les différences stylistiques. C'est un fait : quelle que soit la communauté d'esprit, on n'écrit pas de la même manière en arabe et en français.

Robert Solé

Sur LCI Retrouvez " Les Belles Etrangères libanaises " dans " Le Monde des livres ", l'émission présentée par Florence Noiville, jeudi 15 novembre à 13 h 40. Invité : Charif Majdalani pour Caravansérail (Seuil). Rediffusions : vendredi 16 novembre à 15 h 10, samedi 17 à 16 h 40 et dimanche 18 à 13 h 10.

Des poésies distantes et complémentaires

Le Monde, 16/11/2007, page 6: Des poésies distantes et complémentaires

La poésie libanaise est double. Car, bien que le Liban revendique l'arabe comme langue officielle et que ses poètes arabophones comptent parmi les meilleurs du Moyen-Orient, il est indéniable que la poésie d'expression française, mieux exportable, occupe une place majeure dans la littérature de ce pays

Très classique à ses débuts, la poésie arabophone a peu à peu réussi à se débrider. Grâce aux poètes de la Nahda, dont la plupart étaient exilés hors du Liban, comme Khalil Gibran, Fawzi Maalouf ou Elia Abou-Madi, mais aussi grâce à une pléiade d'écrivains locaux très influencés par le romantisme, le symbolisme ou les parnassiens, tels Youssef Ghossoub ou Elias Abou Chabké, le vers arabe se dépoussiérait peu à peu. Au début des années 1950, Saïd Akl ose le changement en publiant Rindala, qui suscite l'enthousiasme. Il est bientôt suivi par Adonis et Youssef El-Khal, qui fondent, en 1957, la revue Chi'r. Celle-ci revendique une écriture nouvelle par son contenu et son expression, et accueille des auteurs comme Ounsi El-Hajj, Fouad Rafqa ou Chawki Abi Chacra. A partir de 1975, de nombreux poètes talentueux font leur apparition, dont Abbas Beydoun, Abdo Wazen, Issa Makhlof, Akl Awit, Iskandar Habach, Paul Chaoul, Joumana Haddad ou Youssef Bazzi.

La poésie d'expression française voit le jour au début du XXe siècle grâce à des journalistes libanais exilés en France. Pour combattre par leur plume l'occupant ottoman, ces publicistes, guidés par Chucri Ghanem, adoptent tout naturellement le français. Au lendemain de la Grande Guerre, sous le mandat français, plusieurs poètes, comme Charles Corm, Hector Klat ou Elie Tyan, publient des recueils de classiques. Pourquoi optent-ils pour le français ? Question de culture, d'éducation, mais aussi volonté de se démarquer du nationalisme arabe, qui menace alors l'entité libanaise. Avec lyrisme, ils exaltent le passé phénicien du Liban et ses relations privilégiées avec la France.

SOIF DE LIBERTÉ

Riches d'une maison d'édition et d'une revue, ils vont occuper la scène littéraire pendant un quart de siècle, imperméables aux modes en cours à Paris, avant de céder la place aux premiers poètes réellement modernes : Fouad Abizeid et, surtout, Georges Schehadé. Dans la foulée de ces deux écrivains apparaissent dans les années 1960-1970 plusieurs valeurs sûres de la littérature francophone, comme Salah Stétié, Vénus Khoury-Ghata et Fouad Gabriel Naffah.

Pendant la guerre (1975-1990), Nadia Tuéni exprime avec une grande sensibilité son amour du Liban et sa révolte contre la violence ambiante. Elle a pour complices Antoine Boulad, Michel Cassir, Marwan Hoss, Etel Adnan ou Claire Gebeyli, qui publient des poèmes libres où se mêlent fantaisie et gravité.

La paix revenue, de nouveaux talents émergent, comme Tamirace Fakhoury, Hyam Yared, Ritta Baddoura ou Rita Bassil, dont l'écriture résolument moderne exprime les angoisses et la soif de liberté de la nouvelle génération.

A l'évidence, la poésie arabophone demeure moins connue en Occident que la poésie francophone, sans doute à cause des difficultés inhérentes à la traduction. Et bien que certains poètes passent avec facilité d'une langue à une autre, il existe, à vrai dire, peu de vases communicants entre les deux poésies. Tout au plus peut-on relever des thèmes communs chez les poètes des deux langues, nés d'un vécu partagé, tels l'amour du pays du Cèdre, l'exil, la guerre, la mort ou la révolte. Distantes et complémentaires, ces deux poésies sont comme les piliers d'un même temple.

Alexandre Najjar

" J'écris en arabe car je suis arabe " **Elias Khoury**

Le Monde, 16/11/2007, page 7:

J'écris en arabe car je suis arabe. Etant libanais, la langue arabe est mon habitat, et le monde arabe le prolongement de mon être. Ce sont pour moi des évidences vécues qui se passent de justifications.

Toutes les langues maternelles sont belles aux yeux de celles et ceux qui les parlent. Elles ont le goût de l'enfance, des expériences révolues et de la mémoire qui précède la mémoire individuelle. Comme ma mère, ma langue aussi je ne l'ai pas choisie ; elle est le souffle qui façonne mon existence.

Toutes les langues sont portées par des légendes. Adam aurait oublié l'arabe après son expulsion hors du paradis. La légende hébraïque de Babel fit de la pluralité des langues un châtiment pour l'homme. La légende méconnaît que les langues sont des êtres vivants voués à la finitude et portent en elles le souvenir obscur des langues passées.

Cette langue, vieille de mille cinq cents ans, doit son renouveau à la magie de l'écriture qui la libère du poids du passé et des limbes du silence. La littérature n'est ni le musée ni le cimetière de la langue, mais son corps vivant et ses différents miroirs tissés avec nos mots, nos rêves et notre imagination.

Le héros est le narrateur. C'est la leçon de Shéhérazade, qui ouvre le réel à l'imaginaire et transforme le pluralisme des voix narratives en une multiplicité de langages mêlant l'arabe littéral au dialectal, la prose à la poésie, le fantastique au vécu. La narration est voyage et découverte. L'auteur émigre vers d'autres mondes et apprend de ses personnages les nouveaux lieux du langage.

L'écriture est l'art d'inventer du langage ; elle puise dans nos expériences la matière de nos récits et change l'oral en écrit et le vécu en narration. Nous racontons non pour exprimer la vie mais pour vivre car la narration est l'autre visage de la vie.

J'écris la langue arabe que parlent mes héros ; j'écris comme ils parlent et vivent car ils parlent et vivent comme j'écris.

Traduit de l'arabe par Katia Ghosn.

" Le français est littéralement ma langue maternelle " **Charif Majdalani**

Le Monde, 16/11/2007, page 7:

Ecrire en français n'est pas pour moi le résultat d'un choix délibéré, tout comme ce n'est pas un fait imposé par un quelconque passé historique ou colonial. Le français est une langue dont j'ai naturellement hérité. Il était la langue de ma mère et il est en cela littéralement ma langue maternelle. Ma mère l'avait acquis en Egypte, où la bourgeoisie libanaise envoyait ses enfants dans les écoles françaises. Je rappelle à ce propos que l'usage du français au Liban, et l'existence d'une littérature francophone libanaise, sont antérieurs à l'arrivée de la France dans ce pays, et que le français fut également la langue de la bourgeoisie libanaise installée en Egypte, un pays dominé par l'Angleterre. C'est dire que l'usage du français fut toujours ici un usage libre, sans mauvaise conscience, et heureux. C'est ainsi que j'en use moi-même et que je l'écris.

Ecrire en français pour parler du Liban, de son histoire et de ses paysages humains ne se pose donc jamais comme un problème. En tout cas pas pour moi. Même si la culture libanaise reste globalement arabophone, l'exprimer en français relève d'une vieille tradition à laquelle j'adhère aisément. Certes, le français est imprégné de codes et de sens implicites, il est préformé par l'histoire et par la culture françaises et il est parfois nécessaire pour un écrivain d'une autre nationalité de déjouer ces significations. Mais c'est là un travail équivalent à celui de tout écrivain, dont le souci est de se réapproprier sa langue, de lui imposer son vouloir, son rythme et son tempérament au lieu de la laisser parler à travers lui. Finalement, poser le problème de l'écriture en français, ce n'est rien d'autre que poser celui de l'écriture elle-même. Et c'est évidemment un bien vaste programme.

Une Shéhérazade moderne

Le Monde, 16/11/2007, page 7

A quelques lieues du centre-ville déserté, c'est dans le quartier animé de Hamra à Beyrouth, où elle réside, qu'Alawiya Sobh a donné rendez-vous. Dans le brouhaha d'un café, on la

découvre en compagnie d'une amie journaliste venue assurer la traduction dès lors qu'elle choisira l'arabe, sa langue maternelle, pour s'exprimer. Une langue qu'elle a étudiée conjointement à l'anglais à l'université de Beyrouth. D'une voix grave teintée de tristesse, elle évoque cette " période d'espoir " où, au début de la guerre de 1975, elle a milité contre le confessionnalisme et l'instauration d'une société laïque. Avant de déchanter cruellement... " Tout ce qui a été construit après la guerre, l'oppression, la rigidité religieuse, a scellé notre défaite. "

Cette défaite est au coeur de Maryam ou le passé décomposé, une fresque magistrale où, sur trois générations de femmes, la romancière explore avec une grande sensibilité et une belle liberté de ton les maux d'une société rongée par le mensonge, l'hypocrisie, la peur et l'oubli. Epique, sensuelle, violente, et cocasse, cette fresque est née d'un long silence de quinze ans, comme l'explique Alawiya Sobh. " J'avais le sentiment que toute ma mémoire avait été effacée et que mon existence n'avait été qu'une illusion, J'ai eu besoin de cette période pour être sûre que j'étais encore vivante. "

Après des nouvelles expérimentales, Alawiya Sobh, en cherchant construction et technique, se lance dans la rédaction de son roman, qui atteindra près de 2 000 pages. " Littéralement envahie par cette matière ", elle décide d'abandonner son manuscrit. Jusqu'au jour où lui revient en mémoire le vol d'un de ses précédents textes. " Je me suis alors inspirée de cette mésaventure pour tout reconstruire. " Et faire naître Maryam, sa narratrice et mémorialiste. " Quand elle m'est apparue, je l'ai laissée m'assaillir de questions sur mon silence et l'écriture. Grâce à cette conteuse populaire (elle insiste sur le terme) qui efface l'oubli, j'ai pu enfin renaître à la vie. "

C'est donc sur les décombres d'une guerre, d'une société laminée et opprimée par les diktats moraux et religieux, que s'élève la voix de Maryam, moderne Shéhérazade. Retardant l'instant où il lui faudra quitter son pays pour rejoindre Amine, son mari et cousin qu'elle avait repoussé dix ans plus tôt, Maryam décide de se mettre en quête d'Alawiya, son amie et romancière disparue, mais aussi de toutes celles et ceux qui lui confièrent jadis leurs histoires et dont elle va se faire l'écho.

Dans les rues de Beyrouth qui l'ont vu naître, grandir, et aimer ; dans cette ville-miroir de ses émois, de ses angoisses et de ses peurs, elle raconte : Ibtissam, sa confidente, qui l'aida naguère à s'émanciper de la tutelle des hommes, à se faire avorter, avant qu'Ibtissam n'" avorte " elle-même de ses rêves en épousant un homme brutal, tyrannique et jaloux de son passé. Elle raconte aussi Yasmine, la militante féministe, " briseuse de convenance " qu'elle découvre enfermée dans des convictions religieuses d'un autre âge. Ou encore Zouhayre, dramaturge - double masculin d'Alawiya, hanté comme elle par ses récits et qui sombrera dans la folie, avant de disparaître.

Contre l'amnésie généralisée, contre l'oppression et la peur qui poussent les uns à se réfugier dans la famille ou le clan, les autres dans la religion ou la drogue - comme Hamoudi, figure fugitive mais éminemment émouvante -, Maryam raconte encore l'espoir et les rêves brisés de sa génération. Une génération proprement défaite par la guerre, qui finalement ne fait que s'inscrire, après de durs combats, dans une longue filiation de femmes humiliées, battues, violées ou répudiées. Comme celles des tantes de Maryam - Rounjouns, Touffaha et Nahizé, splendide Belle de nuit ! - ou celle de sa mère, Fatmé, une chiite originaire du sud du Liban, qui fut mariée à 10 ans et dont le corps violenté ne connaîtra ni répit, ni plaisir, ni désir.

Tissé sur un présent trouble où le passé vient s'immiscer pour l'éclairer d'une lumière plus crue, ainsi se déploie sur cinquante ans cette sombre et amère épopée tenue de bout en bout d'une écriture abrupte, charnelle et érotique. " Je ne me suis fixée aucune limite dans le langage, car la sexualité est un révélateur de la réalité. C'est par là qu'on appréhende mes

personnages, explique Alawiya Sobh. C'est aussi pour moi une manière de me réapproprier le discours sur le corps féminin trop longtemps confisqué par les hommes. "

On ne s'étonnera donc pas que ce roman qui pourfend les tabous religieux et sexuels ait été censuré à sa sortie en 2001 dans les pays du Golfe et en Egypte. Mais aussi qu'il ait été salué par nombre de critiques. Car assurément, grâce à Maryam est née l'une des grandes voix de la littérature arabe.

Christine Rousseau

Maryam ou le passé décomposé
(Maryam al-hakaya)
d'Alawiya Sobh

*Traduit de l'arabe par Rachida
Damahi Haidoux et Batoul Jalabi Wellnitz,
Gallimard, " Du Monde entier ", 450 p., 23 ₪.*

Le Retour de Lilith - de Joumana Haddad

Femme-serpent née des ténèbres et de la division d'Adam mais refusant le rôle d'épouse qui sera dévolu à Eve, Lilith a inspiré Joumana Haddad. Cette suite de poèmes et de proses au lyrisme emporté forme une sorte d'autoportrait de " la voleuse la violeuse l'ensorceleuse Lilith ". " De la flûte de mes cuisses monte mon chant, et de mon chant la malédiction se répand en eau sur la Terre. "

P. K.

Traduit de l'arabe par Antoine Jockey, éd. L'Inventaire, 88 p., 16 ₪.

L'homme que je fus - de Mohamed Abi Samra

Il avait choisi l'exil pour se débarrasser des humiliations répétées de sa mère, d'une vie de misère et de crasse qui collait à tout son être. Mais en France, ce passé misérable le rattrape et l'enserme dans une gangue qui le maintient à l'écart du monde. Entre passé et présent, dans un monologue violent, suintant le dégoût de soi, Mohammed Abi Samra dépeint le combat intérieur d'un homme pour se défaire de son identité originelle.

Ch. R.

Traduit de l'arabe par Franck Mermier, éd. Actes Sud, 160 p., 18 ₪.

Mûriers sauvages - d'Imane Humaydane-Younes

On l'a découverte en France en 2004 avec Ville à vif (Verticales), beau récit sur quatre femmes dans Beyrouth en guerre. C'est de nouveau une histoire de femme que ce roman initiatique où Sara, une jeune Druze, doit laisser ressurgir son passé - son père tyrannique, sa mère qui l'a abandonnée -, pour tenter de se trouver, entre histoire familiale et Histoire.

Jo. S.

Traduit de l'arabe par Valérie Creusot, Verticales, 150 p., 17,50 ₪.

Les Hommes debout - dialogue avec les Phéniciens - de Georgia Makhlouf

Dans cette suite de proses, d'histoire et de reconnaissance, Georgia Makhlouf, qui écrit en français, fait renaître la civilisation, le " monde ouvert ", et l'art de vivre des Phéniciens. " J'écris ces lignes et les siècles défilent à toute allure, et je crois parler des Libanais... "

P. K.

Ed. Al-Manar, dessins de Judith Rothschild, 106 p., 18 ₪.

Yasser Arafat m'a vu et m'a souri - de Youssef Bazzi

Engagé à 14 ans dans une milice prosyrienne, Youssef Bazzi a choisi la forme du journal pour relater d'une écriture blanche ses cinq années de guerre, de 1981 à 1986. Une plongée saisissante dans le quotidien d'un enfant-soldat et la métamorphose d'un combattant en poète qui fait ici oeuvre de mémoire.

Ch. R.

Traduit de l'arabe et postfacé par Mathias Enard, Verticales, 130 p., 14,90 ₪.

Zeina Abirached (écrit en français)

Née en 1981, Zeina Abirached a fait ses études aux Beaux-Arts de Beyrouth. Elle est l'auteur de trois albums autobiographiques : Catharsis (éd. Cambourakis, 2006) ; 38, rue Youssef Semaani (ibid) ; Le Jeu des hirondelles (ibid., 2007), qui évoque la fuite dans l'imagination.

Mohammed Abi Samra (en arabe)

Né dans le sud du Liban en 1953 et diplômé de sociologie, ce romancier entre en 1976 au quotidien An-Nahar. En 1989, il publie Pauline et ses ombres (Dar al-Farabi) ; puis L'homme que je fus (Dar al-Farabi et Actes Sud) et Les Habitants des images (Dar an-Nahar).

Abbas Beydoun (en arabe)

Abbas Beydoun est né à Ch'hour près de Tyr. Enseignant, il se tourne vers la poésie après la guerre. Considéré comme l'un des chefs de file de la poésie arabe, il tient aussi une chronique dans le quotidien Al-Safir. Outre Le Poème de Tyr (Actes Sud, 2002), il est l'auteur de Tombes de verre et autres poèmes (Actes Sud, 2007).

Rachid El-Daïf (en arabe)

Né en 1945 dans la montagne libanaise, Rachid El-Daïf a fait des études de lettres à l'université de Beyrouth. Militant communiste, ses premiers livres sont un réquisitoire contre la haine. A partir de Qu'elle aille au diable Meryl Streep ou Fais-voir tes jambes Leïla (Actes Sud 2004 et 2006), ce romancier va s'attaquer notamment au malentendu homme/femme.

Hassan Daoud (en arabe)

Après des études de lettres arabes, Hassan Daoud, né en 1950 à Beyrouth, devient journaliste pour le quotidien arabophone Al-Hayat. En 1983, il publie L'Immeuble de Mathilde (Actes Sud, 1999). Autres titres traduits en français : Des jours en trop (ibid., 2001) ou Le Chant du pingouin (ibid., 2007).

Tamirace Fakhoury (en français)

Née en 1974, cette jeune femme originaire de la montagne publie à 9 ans un premier recueil de poèmes, puis viendront trois autres, édités par Dar An-Nahar : Aubades (1996), Contre-marée (2000) et Poème absent (2004). Sobre et dépouillée, sa poésie se partage entre la célébration de la vie et la hantise de la mort.

Joumana Haddad (en français et en arabe)

Joumana Haddad (née en 1970) se lance très tôt vers la poésie, qu'elle compose en français puis en arabe. Responsable des pages culturelles du quotidien An-Nahar, cette poétesse sensuelle a publié de nombreux recueils au Liban, dont Le Retour de Lilith ou Miroirs des passants dans les songes.

Imane Humaydane-Younes (en arabe)

Née en 1956 dans la montagne druze, Imane Humaydane-Younes, après des études d'anthropologie, se consacre à l'étude des 15 000 disparus de la guerre civile. En 1997, elle publie Ville à vif (Verticales, 2004). Avec Les Mûriers sauvages (Verticales), elle poursuit son travail sur la culture druze.

Elias Khoury (en arabe)

Journaliste (il dirige les pages culturelles d'An-Nahar), écrivain et dramaturge, Elias Khoury est né en 1948 à Beyrouth. Engagé aux côtés des Palestiniens - il crée avec Mahmoud Darwich la revue Les Questions palestiniennes - il prend part activement à la guerre. En 1977, il publie La Petite Montagne (Arléa, 1987). Suivront La Porte du soleil (Actes Sud, 2003), grande fresque sur l'exode des Palestiniens, Yalo (ibid., 2004), ou récemment Comme si elle dormait.

Charif Majdalani (en français)

Né en 1960 à Beyrouth, ce professeur de littérature française à l'université Saint-Joseph de Beyrouth participa de 1995-1998 à L'Orient-Express, la revue de Samir Kassir (assassiné en 2005). Après Histoire de la grande maison (Seuil), en 2005, il a publié cet automne Caravansérail chez le même éditeur

Alawiya Sobh (en arabe)

Issue d'une famille chiite, Alawaya Sobh est née en 1955 à Beyrouth. Elle est révélée en 2001 par son premier roman, Maryam ou le passé décomposé (voir ci-dessus). Dounia (Dar al-Adab), en cours de traduction, a reçu en 2006 le prix Quabous à Oman.

Yasmina Traboulsi (en français)

Née en 1975 d'un père libanais et d'une mère brésilienne, Yasmina Traboulsi a grandi à Paris. En 2003, elle publie Les Enfants de la place (Mercure de France), roman sur le Brésil des bas-fonds. Dans Amer (Mercure de France), elle décrit l'enfer moderne de Beyrouth.

[Le programme des rencontres est sur le site www.belles-etrangeres.culture.fr](http://www.belles-etrangeres.culture.fr)